

tastique n'est actif que par *figuration* («il n'est de fantastique que visualisé»). Pour ce qui est de l'intensité et de la superlativité négative, le fantastique, à la recherche de sa représentation, peut néanmoins se passer de l'horreur et de la peur, deux qualités qui sont pour Grivel l'aboutissement de ce qu'il appelle «l'étonnement». En effet, un courant non négligeable de la littérature fantastique s'inspire aussi des archétypes qui expriment les désirs humains cachés que l'action fantastique permet d'assouvir. Si Antoine Faivre s'est concentré sur l'aspect historique du problème et réfléchit à la naissance et à la périodisation du fantastique, Charles Grivel, dans cette seconde étude, magistrale, du volume qui vise à une approche générale, présente une étude théorique qui a sa place à côté des essais de Tzvetan Todorov, d'Irène Bessière, de Louis Vax, de Jacques Finné ou de Maurice-Jean Lefèbvre, par exemple.

Les discussions sur le fantastique, à la manière du colloque de Cerisy-la-Salle, qui combinent les approches historique, esthétique et philosophique, témoignent du caractère complexe du phénomène étudié qui n'a pas perdu son dynamisme inspirateur même dans les formes artistiques les plus récentes.

Jiří Šrámek

Franz Hellens, Un balcon sur l'Europe. Choix de textes critiques établi et présenté par Paul Gorceix. Éditions Labor, Archives du futur. Bruxelles 1992. 279 p.

Deux fois déjà, les *Études Romanes* de Brno (cf. les numéros XXI e XXII) ont eu l'occasion de manifester leur intérêt pour les publications de la série «Archives du futur», consacrée essentiellement aux personnalités et aux problèmes littéraires qui répondent à la définition de la «littérature française de Belgique», ou, mieux, de la «littérature belge d'expression française».

Le présent volume qui s'occupe de l'héritage de Franz Hellens (1881-1972), grand romancier, nouvelliste, poète lyrique et critique littéraire, ne fait qu'accentuer l'approche la plus significative qui semble animer l'inspiration des créateurs des «Archives du futur», à savoir la recherche d'un espace où les phénomènes littéraires et artistiques belges s'intègrent dans une réalité culturelle supranationale, voire européenne et mondiale.

Comme on le sait, chaque retour à une oeuvre personnelle riche, articulée et diversifiée (celle d'Hellens compte plus de cent titres d'ouvrages publiés!) peut être prometteur car souvent une approche critique particulière fait découvrir des aspects neufs et peu étudiés de l'écrivain en question.

Paul Gorceix, créateur du présent volume, met au premier plan de son intérêt la réflexion critique d'Hellens, qui a priori semble occuper une position secondaire dans la création littéraire de l'écrivain; en réalité, ce volume ne fait que mettre en évidence la grande importance de Franz Hellens - critique littéraire.

Le créateur du volume opère une sélection des textes critiques d'Hellens (dont on lit des extraits) et, en même temps, fournit une justification interprétative de son choix dans une longue introduction.

Plusieurs points d'intérêts sont à relever dans la lecture de l'oeuvre critique d'Hellens présentée par M. Gorceix. Le premier point, presque obligatoire dans un tel contexte, concerne la dualité culturelle de Franz Hellens qui d'une part vit en France et se consacre à sa littérature, et, d'autre part, reste à ce point attaché à son milieu originel que non seulement il est considéré comme une «éminence des lettres belges», mais il mène carrément une lutte pour la reconnaissance de la spécificité littéraire belge. Deux textes (et trois citations) publiés dans le volume donnent une idée sur la façon dont Hellens conçoit cette problématique: «La Belgique, balcon sur l'Europe» de 1922 («En vérité, il est peu de pays où l'esprit européen se manifeste d'une façon plus claire et plus assidue qu'en Belgique», cf. p. 37), et «Les Lettres françaises de Belgique» de 1949 («...il est absurde de concevoir une histoire des lettres belges de langue française en dehors du cadre général des lettres françaises», p. 39; «Si Verhaeren et Maeterlinck n'appartenaient pas à une ascendance flamande bien marquée, il manquerait à ces poètes certaines qualités qui les placent à part et les font immédiatement reconnaître», p. 40). Si la première affirmation, pronon-

cée il y a 70 ans, frappe par une espèce de sens prophétique de son auteur, les suivantes, légèrement ambiguës, pourraient résumer plus de 50 ans de débats généraux sur la spécificité des lettres belges d'expression française.

Un autre problème analysé par Gorceix et documenté par les textes d'Hellens, concerne la conception critique de l'écrivain: celle-ci est définie ici au moyen des quatre mots clés, «sympathie», «participation», «affinité morale» et «accord intellectuel».

Dans sa définition de la «critique intuitive» d'Hellens, Gorceix fait référence à la «fusion des horizons» (selon Rainer Warning, *Rezeptionsästhetik*, W. Fink Verlag, Munich, 1975), à savoir la syntonie réceptive entre le lecteur et l'oeuvre, entre le sujet et l'objet de l'acte esthétique. Selon Hellens, «un critique intuitif ne doit pas s'occuper de ce qui manque dans le caractère de l'ouvrage qui l'occupe... mais de ce qui s'y trouve et de ce qui l'a touché, remué, du fait même qu'il s'y est reconnu». Par conséquent, la critique littéraire pratiquée par Hellens au cours d'une bonne partie du XX^e siècle ne juge pas trop et sanctionne peu: au contraire, les articles d'Hellens révèlent une adhésion, une identification intérieure du critique avec l'oeuvre abordée, et ne se soucient pas trop de sources et d'autres références «académiques».

Partisan résolu d'une critique subjective et personnelle (Paul Gorceix trace d'ailleurs un parallèle entre certains termes employés par Fr. Schlegel dans l'*Athenäum* et la citation d'Hellens selon laquelle «la critique, c'est l'art de l'esprit divinateur», en constatant que cette comparaison met en lumière l'«étonnante coïncidence des termes»), Franz Hellens refuse, par la force des choses, «la nouvelle critique» et ses aspirations scientifiques qu'il considère comme trop abstraites et trop doctrinales. Peut-être un jour y aura-t-il une leçon à tirer de la défense du sujet et de l'intuition que Franz Hellens, grand survivant de la génération du début du siècle, prend contre l'intellectualisation excessive de la littérature, représentée selon lui par des méthodes critiques plus ou moins exactes utilisées ça et là dans la recherche littéraire des années 20 jusqu'aux années 70.

Toujours guidés par l'excellente analyse de Paul Gorceix, nous aimerions présenter maintenant quelques-unes des préférences littéraires d'Hellens et signaler plusieurs auteurs auxquels il dédie ses articles et ses études.

Franz Hellens, qui examine, comme on l'a déjà dit, les phénomènes littéraires comme écrivain plutôt que comme critique professionnel, semble refuser le symbolisme, «l'école la plus fautive de l'histoire littéraire du XIX^e siècle», synonyme pour lui de factice et d'artificiel. Les classiques français du XVII^e siècle, eux aussi, sont pour lui dépourvus d'authenticité parce qu'il y a chez eux un excès d'intellectualité. En revanche, dans le romanisme français (et européen), Hellens aime tout ce qui relève du domaine du fantastique, du merveilleux et du magique. Il exalte Victor Hugo, auteur de *Notre-Dame de Paris*, et un certain récit fantastique de Balzac. Il apprécie Jean-Paul, Hölderlin, Novalis, Gérard de Nerval, Nietzsche, Andersen, Hoffmann, Poe. Il souligne l'importance de tout ce qui a ressenti l'influence de l'expressionnisme allemand. Par conséquent, Hellens s'occupe également de Franz Kafka (un important extrait est consacré à son *Journal*).

Bien entendu, il y a plus. Franz Hellens, tel qu'il est présenté par le créateur de ce volume, possède une immense culture européenne qui non seulement le place à côté des grands cosmopolites d'avant la première guerre mondiale (Rilke, Stephan Zweig, etc.), mais aussi lui fait découvrir et absorber une série impressionnante de phénomènes littéraires appartenant aux littératures anglo-saxonne, germanique, romane et slave. En effet, Hellens s'occupe, entre autres, de Gorki, d'Essenine et de Maïakovski, il étudie l'apport de G.G. Jung dans la recherche littéraire, il analyse Italo Svevo et Curzio Malaparte, il dédie plusieurs articles et études à Herman Melville, Andersen et Lewis Carroll, et, bien entendu, il suit les activités littéraires de Roger Martin du Gard, Éric de Haulleville, Émile Verhaeren, Max Jacob, Guillaume Apollinaire, Paul Valéry, André Breton, Francis Ponge, Henri Michaux, Odilon-Jean Périer et bien d'autres.

Le dernier chapitre du livre, intitulé «La Nouvelle Revue Française», explore finalement la longue période au cours de laquelle Franz Hellens avait été directeur de la revue (cf. les articles d'Hellens: «Coup d'oeil sur la Nouvelle Revue Française», «Impressions sur Jacques Rivière», «Marcel Arland conteur», «Adieu à Jean Paulhan»). Ajoutons à ce propos, que Paul Gorceix

également parle dans son étude des activités de Franz Hellens à la direction des «Signaux de France et de Belgique» et du «Disque Vert».

Il est incontestable que Franz Hellens fut un important critique littéraire et qu'il est grand temps de le découvrir en tant que tel. Son héritage est d'autant plus important qu'il fait directement partie des deux contextes culturels et littéraires qu'il avait personnellement connus (celui de Belgique et celui de France); de plus, ses visions européennes en font un précurseur direct de bien des tendances culturelles et politiques d'aujourd'hui. Tout cela, on le réalise mieux au travers de l'ouvrage, parfaitement réussi, de Paul Gorceix.

Ivan Seidl

Marie-Catherine Huet-Brichard, Maurice de Guérin, imaginaire et écriture, Paris, Lettres Modernes 1993, 276 p.

L'investigation du rapport entre l'être et le dire, entre l'être dans le texte et l'être par le texte, et, sur le versant méthodologique, l'accent mis sur une approche génétique – voilà sans doute les points saillants qui rattachent la brillante étude de M.-C. Huet-Brichard à certaines nouvelles tendances de la critique littéraire, marquées par le post-modernisme. Par d'autres, elle reste solidement ancrée dans la tradition – et la plus prestigieuse – celle de la critique de la conscience, représentée entre autres par Albert Béguin et Georges Poulet, et de la critique de l'imaginaire, illustrée par Jean-Pierre Richard ou Gaston Bachelard. Il ne s'agit probablement pas d'un hasard si l'imaginaire guérinien a déjà constitué pour certains des prénommés une étape importante de leurs recherches respectives, rendant la tâche d'autant plus ardue à qui voudrait trouver une manière nouvelle et originale d'aborder la question.

À n'en pas douter, M.-C. Huet-Brichard a réussi son pari, tout d'abord grâce à la rigueur méthodologique de son travail, basé sur le dépouillement minutieux des textes. La précision des analyses, qui fragmentent et classifient l'imaginaire guérinien en des dizaines d'aspects détaillés, va de pair avec le travail de synthèse dégageant la dynamique de l'imaginaire guérinien dans son ensemble. Ceci faisant, M.-C. Huet-Brichard opte pour une présentation qui n'est ni synchronique ni diachronique: si les liens intertextuels entre les différents éléments de l'imaginaire sont mis en évidence indépendamment de la succession temporelle des textes, l'émergence de la parole poétique est néanmoins saisie dans sa progression. Les particularités de l'intertextualité guérinienne sont ainsi respectées, non moins que les diverses articulations et métamorphoses de l'imaginaire, depuis les textes «mineurs», auxquels une attention particulière est accordée (et c'est là aussi l'un des mérites majeurs de l'étude), jusqu'aux chefs-d'oeuvre du poète – *Le Centaure, La Bacchante* et «Glaucus».

M.-C. Huet-Brichard perçoit clairement le fait que le rapport entre l'être et le dire pose un problème ontologique et noétique fondamental: d'un côté le sentiment et le désir de l'Un, cueilli dans sa durée et immédiateté, de l'autre côté la conscience et la parole, discursives de par leur nature, qui polarisent la Totalité en sujets et objets de la connaissance, décomposent la durée en successions temporelles et fractionnent le réel en pluralité de significations. Pour Guérin, ce problème général devient un problème éminemment existentiel dans la mesure où il engage tant l'intégrité de sa personnalité (aspects psychique et biographique) que sa capacité d'écrire et son écriture même (aspect esthétique). Comment exprimer l'un par l'autre, comment s'exprimer – c'est dans cet effort de conciliation des contraires que s'élabore l'imaginaire guérinien et que se fonde la poésie guérinienne de «suspens», «le fragile équilibre entre les mots qui se taisent et le mouvement qui leur a été insufflé qui se perpétue» (p.257).

Une tension dialectique sous-tend donc l'émergence de l'imaginaire guérinien et s'inscrit jusque dans ses moindres articulations. Aussi M.-C. Huet-Brichard a-t-elle raison d'en disposer la présentation dans un corpus de cinq chapitres dont les titres mêmes sont révélateurs dans la mesure où ils respectent ce dynamisme dialectique inhérent: 1° «Naissance du désir et naissance de l'écriture»; 2° «Mort du désir et écriture de l'absence»; 3° «La recherche d'un ordre»; 4° «La poésie du suspens»; 5° «Poésie et métamorphose». Ainsi voit-on se structurer progressivement